La manœuvre du Sangarios

Autor(en): **Feyler, F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 10

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-340446

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVIe Année N° 10 Octobre 1921

La manœuvre du Sangarios.

L'article paru dans la *Revue militaire suisse* de septembre s'est arrêté surtout à la manœuvre de Kutahia, du 10 au 22 juillet (nouveau style) de cette année. Depuis lors, une deuxième opération a été poursuivie par l'armée grecque, qui a rempli la période du 14 août au 13 septembre, période aussi riche que la précédente en enseignements militaires et de politique militaire. Elle a comporté quatre phases :

un mouvement stratégique vers l'est, d'Eski Chehr au Sangarios ;

une bataille de sept jours à l'est du Sangarios, sur un affluent et un sous-affluent de cette rivière, le Gkéouk et le Katranzi ;

après la bataille, une phase de tâtonnement et d'attente d'une dizaine de jours ;

la retraite de l'armée grecque sur la rive orientale du Sangarios.

A l'est d'une ligne droite tracée d'Afiun Karahissar à Eski Chehr, une poche territoriale s'allonge vers l'orient, dessinée par le cours du Sangarios au sud et à l'est, et celui du Pursak au nord. Cette poche est remplie par le plateau souvent accidenté de Sibri Hissar. Elle mesure 125 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne d'une cinquantaine de kilomètres.

Le Sangarios est cette rivière qui, venue de la contrée d'Afiun Karahissar sous le nom latin de Parthénius, sort des défilés méridionaux du Turkmen Dagh aux environs de Seinti Gazi. De là, elle coule assez paresseusement dans la direction générale de l'est, pour prendre peu à peu, après un

parcours de 90 kilomètres, celle du nord-est et du nord. Elle reçoit le Gkéouk en aval de la boucle formée par ce changement de direction, le Gkéouk étant lui-même, à son amont, prolongé vers l'est par le Katranzi. En résumé, la ligne Katranzi-Gkéouk, tracée de l'est à l'ouest, et celle du Sangarios, tracée du sud au nord, dessinent un angle droit dont le confluent des rivières marque le sommet.

En aval de ce confluent, après avoir coulé vers le nord sur un espace de quarante kilomètres, le Sangarios reçoit le Pursak qui vient d'Eski Chehr, et avec les eaux duquel, infléchissant son cours vers le nord-ouest, il va chercher la mer Noire 300 kilomètres plus loin.

Tandis qu'à la sortie du défilé de Seinti Gazi il n'est encore qu'un ruisseau franchissable partout avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, il creuse petit à petit son lit, sans l'élargir beaucoup, en avançant vers l'orient. Avant les ponts de Katzi Kale situés au sud-est de Sibri Hissar, il n'est plus guéable, et vers la boucle qu'il forme en se dirigeant au nord sa profondeur atteint de deux à trois mètres sur une largeur de vingt à vingt-cinq. Sur ses bords qui coupent le sol verticalement, des marécages s'étendent par endroits. Après l'embouchure du Pursak, il s'approfondit encore, toujours sans s'élargir notablement, mais, tel quel, il constitue un obstacle tactique sérieux, rendu plus malaisé à surmonter par la configuration des terrains qui le bordent et la nature entièrement dénudée du sol.

La rive sud de ce que j'appellerai la branche horizontale du fleuve, cours ouest-est, de Seinti Gazi à la boucle, montre un terrain d'abord mouvementé qui peu à peu s'égalise partiellement jusqu'à devenir plaine aux larges vallonnements avec caractère de plus en plus désertique. Le désert proprement dit, désert du lac Salé, commence au sud des ponts de Katzi Kale, à quelque vingt kilomètres de la rivière. Mais cette bande de territoire elle-même, semi-désertique, offre l'aspect le plus désolé. De rares bruyères et de rares touffes d'herbe, dès juillet calcinées, sont étouffées sous une couche épaisse d'argile poussiéreuse semée de sable et de cailloux. Pas un arbuste, pas un arbrisseau, vaste espace dépeuplé,

où seules des pistes irrégulières assurent de difficiles communications. Pas d'eau ; il faut l'amener de sources lointaines, très rares et peu abondantes, dans des barils portés par les mulets. Les troupes rapprochées des cours d'eau y étanchent leur soif dans des conditions hygiéniques extrêmement douteuses ; eaux d'ailleurs toujours terreuses et tiédies par un soleil ardent. Le bois suit à dos de chameaux. Ces conditions persistent jusqu'au Gkéouk et ne s'améliorent que très peu au nord de ce cours d'eau. Toujours aucune végétation si loin que, du haut des coteaux, la jumelle peut sonder l'horizon, et une eau infiniment rare.

La branche verticale du Sangarios, cours sud-nord, est bordée de collines élevées aussi dénudées que le plateau, cotant de 900 à 1100 mètres au-dessus d'un thalweg de 700. La rive orientale domine l'autre et les pentes y sont plus escarpées. Mais, de part et d'autre, de longs glacis descendent vers la vallée plate, rampes inférieures, séparées de quatre à cinq kilomètres en moyenne. Des éperons détachés des lignes de crêtes ménagent de nombreux et favorables flanquements. Au delà des premières crêtes de la rive orientale, d'autres lignes se succèdent, plus ou moins parallèles, barrant les routes qui de la rivière conduisent au nord-est vers Angora.

Plus en aval, à l'est et au nord-est du confluent du Sangarios et du Pursak, le terrain s'élève encore ; les collines deviennent montagnes ; elles dressent leurs sommets jusqu'à 1700 mètres d'altitude. C'est au sud de ce massif plus élevé et le contournant pour chercher Angora au nord-est, que passe le chemin de fer d'Eski Chehr.

Ce chemin de fer est un embranchement greffé sur la ligne de Bagdad qui, de Constantinople, dessert Ismid (Nicomédie), Eski Chehr, Afiun Karahissar. D'Ismid, qui fut pendant près d'un an une base secondaire des Grecs sur la mer de Marmara, la ligne suit la direction sud-est jusqu'à la station de Karakeui. En ce lieu, un coude lui fait prendre la direction de l'est jusqu'à Eski Chehr où elle trouve la vallée du Pursak. Elle la remonte, au nord de la rivière d'abord puis au sud, atteint près de l'embouchure dans le Sangarios la gare de Sazelar, dernière station avant le Sangarios, et remonte ce

dernier cours d'eau pendant une dizaine de kilomètres avant de le traverser pour se diriger vers Angora par la vallée de l'Engouri.

Au nord du Pursak, en raison du passage de la direction nord à la direction nord-ouest du cours du Sangarios, le terrain se trouve resserré dans un angle aigu dont le confluent des deux cours d'eau marque le sommet.

* * *

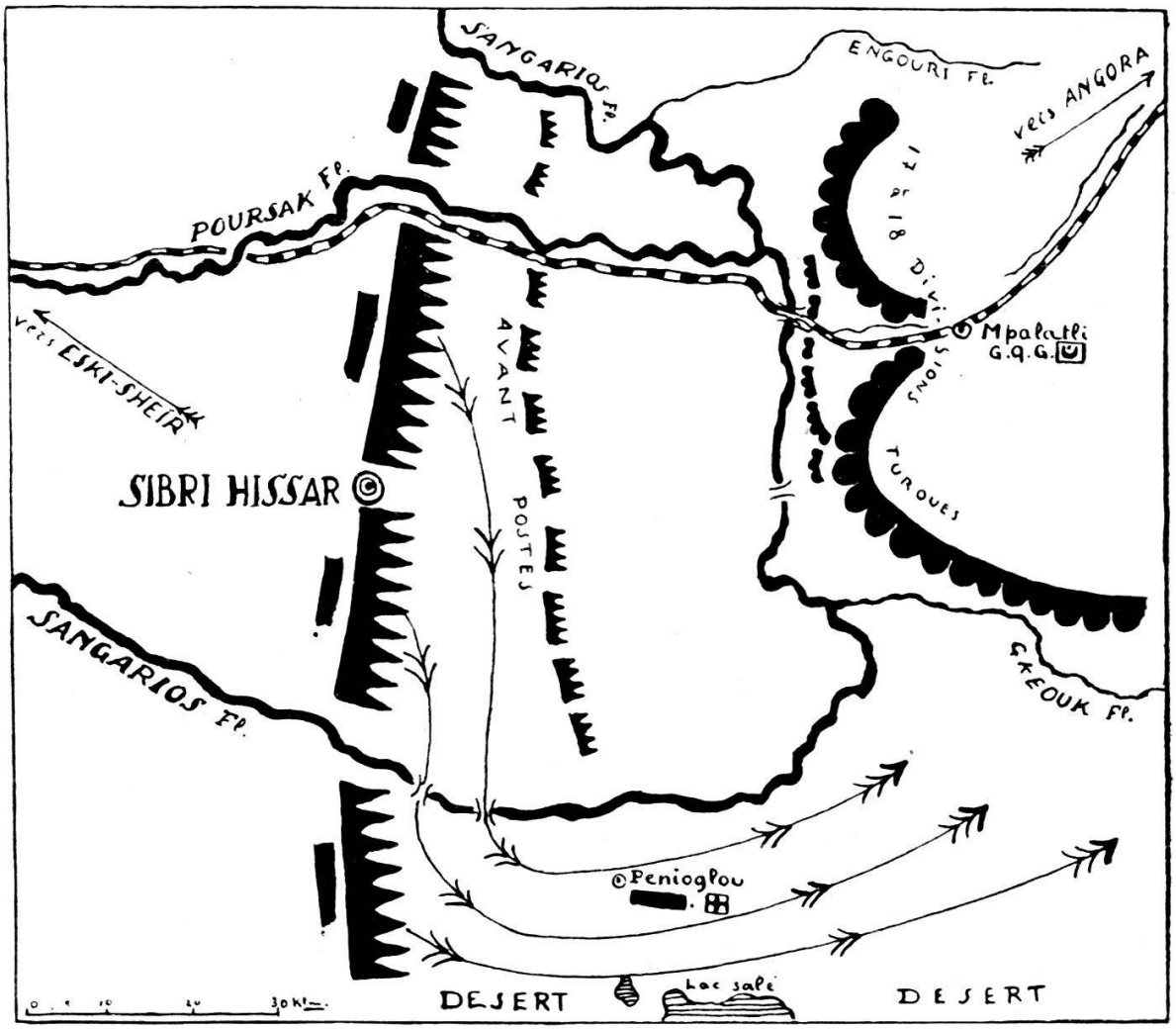
Après la manœuvre de Kutahia, l'armée hellénique fut concentrée autour d'Eski Chehr, le 2e C. A. (5e, 13e et 9e div.) étant à Seinti Gazi [1]. Lorsqu'elle se mit en mouvement vers le Sangarios, le 14 août, les renseignements sur l'ennemi le représentaient paraissant s'établir sur les hauteurs de la rive orientale du Sangarios ; les reconnaissances d'aviateurs montraient ces positions solidement fortifiées. Une force évaluée à 6000 hommes était signalée dans l'angle de terrain dessiné par le confluent du Pursak et du Sangarios. Des détachements se trouvaient sur le plateau de Sibri Hissar.

La marche s'exécuta sur un large front. A droite, le 2e C. A. passa sur la rive sud du Sangarios, branche horizontale ; au centre, le 1er C. A. (1re, 2e, 12e div.) emprunta le couloir sud du plateau de Sibri Hissar, entre le dos d'âne et le Sangarios, le 3e C. A. (7e, 10e, 3e div.) le couloir nord sur la rive méridionale du Pursak. La 3e division fut poussée sur la rive septentrionale où elle représenta la gauche du dispositif général. La marche regarda directement vers l'est. Le front de déploiement mesura de 80 à 90 kilomètres.

Entre temps, de nouvelles informations étaient parvenues au sujet des positions turques. Elles s'étendaient tout le long de la branche verticale du Sangarios, sur une cinquantaine de kilomètres, de l'embouchure du Pursak au Gkéouk. Le long de ce dernier ruisseau, le flanc gauche se repliait face au sud,

[1] Au commencement d'août, la 9e division fut envoyée à Afiun Karahissar où elle devait faire corps d'armée avec la 4e, sur le chemin de fer de Konie. On prévoyait de ce côté-là un mouvement des divisions kémalistes de Cilicie. La nouvelle étant arrivée que ces divisions rejoignaient le gros de l'armée turque derrière le Sangarios, la 9e division fut rappelée au 2e corps d'armée. Jusqu'au point où elle rejoignit, ce double mouvement représenta une marche de plus de 260 kilomètres.

en crochet défensif, empruntant la ligne des crêtes de la rive nord jusqu'au bas Katranzi. Ce flanc gauche paraissait aussi solidement fortifié que le front principal, sur plusieurs lignes successives, au moyen de fossés pour tirailleurs debout.



Les journées des 18 au 20 août amenèrent du côté grec un changement de situation complet. Les jours précédents, les têtes de colonnes avaient avancé jusqu'à mi-distance de Sibri Hissar et du Sangarios ; elles n'avaient rencontré aucune résistance ; les petits détachements qui sillonnaient le plateau s'étaient repliés vers la rivière. Au nord du Pursak, la 3e division s'était heurtée à une force ennemie dont une division de cavalerie formait le noyau et qui n'avait pas résisté non plus ; elle avait repassé sur la rive orientale du Sangarios.

La 7e division tenait la droite du 3e C. A. et se trouvait là à peu près au centre du dispositif général. Elle fut chargée de constituer, face au Sangarios, sur un front étendu, une ligne d'avant-postes qui servirait de masque aux mouvements de l'armée. Derrière et à l'abri de ce masque, les quatre autres divisions du front Sangarios branche horizontale-Pursak et le gros de la 3e au nord du Pursak exécutèrent un mouvement vers le sud, longue marche de flanc qui, pour la queue de la colonne, compta plus de 80 kilomètres, et s'en allèrent passer le Sangarios hors de portée de l'ennemi au sud-est de Sibri Hissar, sur les ponts de Katzi Kale. Dans la nuit du 20 au 21, les derniers convois franchirent les ponts. Les trois divisions du 1er corps et deux des divisions du 3e se trouvèrent avoir rejoint les trois divisions du 2e. Seule, la 7e division faisait encore face au front turc du Sangarios, se groupant vers le nord sur la route de Sibri-Hissar à Angora qui franchit la rivière vers le pont du chemin de fer. Au sud, droite en avant, dans la bande de terrain dénudée et dépeuplée qui sépare le cours du Sangarios du désert du lac Salé, l'armée hellénique contournait la boucle du fleuve, 2e C. A. en direction du haut Katranzi avec mission de déborder le crochet défensif turc le long du Gkéouk, 1er C. A. au centre, en direction du bas Katranzi, 3e C. A. ayant sa 10e division à droite, sa 3e à gauche, en direction du Gkéouk.

Les premiers contacts rapprochés furent pris le 23, L'intention du général en chef était d'attaquer sur tout le front le lendemain matin. Toutefois, le 1er C. A. qui avait une de ses divisions en arrière, ainsi que son artillerie lourde entravée par le mauvais état des chemins, demanda un ajournement de vingt-quatre heures. D'abord admis, cet ajournement fut contremandé le matin du 24. Les rapports d'aviateurs faisaient savoir ce matin-là : que deux colonnes ennemies, l'une et l'autre évaluées fortes de 6000 hommes, paraissaient quitter le front du Sangarios se dirigeant vers l'est, l'une dans la région du chemin de fer, l'autre plus au sud ; qu'une forte concentration se remarquait dans la région du Katranzi supérieur, accusant un mouvement vers l'est.

Sur le vu de ces rapports, le général en chef envoya l'ordre

de l'attaque générale pour le jour même à midi ; les corps d'armée marcheraient avec toutes leurs unités disponibles ; les autres serreraient au cours des engagements. Mais comme la forte concentration signalée à l'est allait se trouver sur le flanc du mouvement enveloppant prescrit au 2e C. A. et que celui-ci courrait le risque, dès lors, d'être lui-même enveloppé, il reçut l'ordre d'adopter une attitude d'expectative; l'attaque principale serait menée par la gauche sur le Gkéouk. C'était, en présence d'une situation nouvelle, le renversement du plan de manœuvre.

Ainsi commencée, la bataille dura sept fois vingt-quatre heures, se prolongeant les jours suivants tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sous forme d'actions locales et d'attaques et contre-attaques de points fortifiés. Soit que l'offensive hellénique ait contrecarré le mouvement des Turcs vers l'est, où ils pouvaient prendre la direction de la ligne de l'Halys en découvrant Angora, soit, plus probablement, que l'intention de ce mouvement n'ait jamais existé et que l'ennemi fût d'ores et déjà résolu à défendre à tout prix, sans restriction, les routes d'Angora, les combats du Gkéouk revêtirent promptement le caractère d'une bataille décisive.

Elle conduisit aux constatations suivantes :

1° Les positions fortifiées de ce qui avait été primitivement la gauche kémaliste, le long du Gkéouk, avaient été considérablement prolongées vers l'est, le long du Katranzi. Au total, ce front sud mesurait plus de quarante kilomètres ;

2° Derrière les premières lignes fortifiées qui comportaient quelques ouvrages fermés partiellement protégés par des fils de fer, d'autres lignes avaient été préparées pour une défense pied à pied ;

3° Lorsque la bataille prit fin, la gauche hellénique avait, par son offensive, rétabli le front général face au nord-est, gagné une vingtaine de kilomètres à l'est du Sangarios et obtenu la liaison avec la 7e division qui avait forcé le passage de la rivière au nord de la voie ferrée. Mais d'autres lignes de crêtes demandaient à être conquises pour ouvrir la direction d'Angora ; la bataille avait pris le caractère d'une lutte d'usure et d'une guerre de positions ;

4° Devant la mise en ligne de toutes les forces helléniques, l'armée kémaliste avait mis, elle aussi, toutes ses forces en ligne ;

5° De part et d'autre, les pertes étaient sérieuses et paraissaient, d'une manière générale, s'équilibrer plus ou moins.

La situation ainsi créée par la bataille du Gkéouk se prolongea pendant une dizaine de jours, soit jusqu'au 11 septembre. Ce jour-là, et les Turcs ayant attaqué la veille la 7e division, le long du chemin de fer d'Eski Chehr, la gauche grecque sur le front du 3e C. A., contre-attaqua vivement et rejeta l'ennemi dans les positions dont il était sorti. Ayant ainsi regagné du champ et trompé l'adversaire sur ses projets réels, le commandement hellénique reporta l'armée sur la rive occidentale du Sangarios. La droite glissa derrière la gauche et celle-ci suivit. Les Turcs ne semblent s'être aperçus de l'opération que le 12 au milieu du jour, trop tard pour l'entraver. Le 13, toute l'armée hellénique, troupes et convois, ceux-ci ayant été retirés les jours d'avant l'attaque, se retrouva derrière le Sangarios, n'ayant pas subi de pertes du fait de sa retraite. L'obstacle du fleuve sépara de nouveau les combattants.

* * *

Trois moments surtout, au moins en l'état actuel des informations qui demanderont des détails et des précisions pour justifier des conclusions catégoriques, prêtent à de premiers commentaires :

le changement de front de l'armée hellénique sur le plateau de Sibri Hissar et sa traversée de la branche horizontale du Sangarios pour attaquer le flanc turc du Gkéouk ;

au moment de la bataille, le changement de plan qui, de l'aile droite, reporta l'attaque à l'aile gauche ;

après la bataille, la résolution du repli hellénique derrière la branche verticale du Sangarios.

On a dit que devant la position turque du Sangarios, le fleuve n'était guéable nulle part. L'attaque de ce front comportait donc un pontage de la rivière. L'état-major ne crut

pas pouvoir assumer le risque de cette opération, non que le matériel de pont ni le personnel capable fissent défaut, mais, sans doute, — ceci est une supposition personnelle, — à cause d'un déploiement d'artillerie qui menacerait d'excéder les possibilités du munitionnement. Au surplus, étant donné l'éloignement croissant de l'armée de sa base nationale, ainsi que la persistance des efforts qu'elle aurait encore à supporter avant d'être au bout de son chemin, il était indiqué de ne pas se départir du principe d'extrême économie des effectifs dont l'article de septembre a dit les motifs, cela dans toute la mesure où pouvait le permettre une opération de guerre dont la fin victorieuse ne devait pas traîner. L'état-major hellénique résolut en conséquence de manœuvrer de nouveau largement un des flancs de la position ennemie, comme il avait fait à Kutahia, et de contraindre ainsi l'adversaire à accepter une rencontre en rase campagne.

Quel devait être ce flanc ? Par le nord, on avait l'avantage de se porter directement sur la ligne de communications représentée par le chemin de fer ; mais c'était à la condition de forcer l'obstacle que l'on désirait éviter. Grande aussi serait la difficulté de dissimuler la manœuvre à l'ennemi ; il lui suffirait d'un fort avant-poste, d'ailleurs signalé déjà, dans l'angle nord du Sangarios et du Pursak pour la démasquer et gagner le temps de faire glisser des forces à sa droite. On se retrouverait devant l'obligation de forcer le fleuve par une attaque de front.

Manœuvrer par le sud conduisait moins immédiatement sur la communication du défenseur ; les difficultés de marche seraient plus grandes, à travers un territoire désertique dénué de toutes ressources d'entretien, et la ligne de communications s'allongerait dans des conditions qui, si l'adversaire était manœuvrier lui-même, deviendraient délicates ; mais l'obstacle du Sangarios serait franchi au moindre prix, et si la victoire était portée derrière l'aile gauche de la défense, une poursuite parallèle sur Angora trouverait les voies les plus directes et permettrait d'escompter un grand résultat.

L'état-major hellénique résolut cette manœuvre par le sud et l'ayant résolue appliqua jusqu'à la plus extrême limite

le principe de la concentration des forces au point où le succès serait cherché. Toute l'armée fut portée devant le flanc qu'on se proposait de déborder, à la seule exception de la division qui avait été chargée de masquer le mouvement, la 7e, et qui attaqua de front l'aile droite de la position.

Ici, la discussion est permise. Sur un premier point, les prévisions de l'état-major furent sanctionnées par l'événement. A aucun moment les Turcs ne firent mine de sortir de leurs positions, ni pendant la marche de flanc de la longue colonne grecque pour la prendre en flagrant délit, ni, après la marche, et la conversion hellénique vers le nord, sur la rive droite du Sangarios, étant effectuée, pour couper la communication longuement effilée qui se détachait de l'aile gauche en prolongement du front d'attaque. On vit la confirmation de l'exacte appréciation des Grecs, vérifiée déjà à Kutahia, de l'inaptitude manœuvrière des Turcs dans l'offensive. Très braves, très opiniâtres dans la défensive, disait d'eux le chef d'état-major de l'armée hellénique, colonel Pallis, ils répugnent aux opérations offensives, sauf la contre-attaque tactique. On peut, pour la manœuvre, escompter leur immobilité.

Elle ne fut pas telle toutefois qu'à l'intérieur de leurs positions les Turcs ne se déplaçassent pour abandonner leur front primitif du Sangarios, libéré, et occuper celui du Gkéouk menacé. C'était un simple à gauche à faire. Ils le firent et les Grecs se trouvèrent contraints d'engager la bataille de front qu'ils auraient voulu éviter. Ils eurent l'avantage, il est vrai, d'éviter le gros obstacle d'une rivière à ponter dans des conditions difficiles, mais subirent la situation hautement inconfortable où les plaçait leur ligne de communications si exposée et si longue. D'Eski Chehr, où les ravitaillements avaient été amenés au début de la manœuvre, à l'aile droite du déploiement sur le Katranzi, il faut compter plus de 250 kilomètres en tenant compte des détours du trajet, 250 kilomètres de pistes accidentées et poussiéreuses à l'excès, tout devant être amené aux troupes dans une région où rien, ce qui s'appelle rien, ne pouvait être recueilli sur place. En vingt-quatre heures, les rarissimes hameaux du territoire furent épuisés.

La question se pose donc, — qu'on ne saurait trancher en l'absence de tout renseignement sur l'état des esprits et des intentions de l'état-major kémaliste, — la question se pose s'il n'eût pas été préférable de jouer la règle, et tout en exécutant le mouvement enveloppant sur le flanc gauche de la position, d'accrocher le front plus énergiquement que ne le pouvait faire une division isolée ? Le résultat eût-il été moindre en laissant un des trois corps d'armée sur la branche verticale du Sangarios et en réduisant à deux corps l'aile enveloppante ?

Qu'est-il arrivé ? La bataille a permis d'identifier 20 divisions turques, deux divisions de cavalerie comprises. A la moyenne de 3000 hommes par division d'infanterie, on obtient, en chiffre rond, 55 000 hommes. Des 18 divisions d'infanterie, deux furent opposées à la 7e hellénique à Gordion, sur le Sangarios, vers le pont du chemin de fer. Restent, en chiffre rond, environ 50 000 hommes pour les combats sur le Gkéouk.

Du côté grec, en comptant les neuf divisions à la moyenne de 6 à 7000 hommes, et en y ajoutant les troupes non endivisionnées, on obtient 75 000 hommes en chiffre rond. Décomptez la 7e division et une douzaine de mille hommes pour la protection, sur divers points, des communications, il reste 56 000 hommes sur le Gkéouk. Faible supériorité numérique sur un terrain d'attaque aussi malaisé.

Sans doute, on peut raisonner dans l'hypothèse où, devant les 3 divisions supposées sur le Sangarios, les Turcs n'en auraient laissé que six des leurs, force exactement proportionnée à celle qu'ils opposèrent à la 7e hellénique. Dans ce cas, la balance des effectifs sur le Gkéouk n'était pas sensiblement modifiée ; les deux situations sont à peu près identiques. Mais les Turcs pouvaient craindre d'être plus sérieusement attaqués sur le Sangarios et y laisser de plus nombreux effectifs ; c'eût été, par division, une supériorité de 3000 hommes qu'ils procuraient à l'adversaire sur le Gkéouk ; ils s'en trouvaient affaiblis au lieu de l'action principale.

En outre, et en se reportant au cas où ils n'auraient pas changé la répartition proportionnelle de leurs effectifs sur

leurs deux fronts, on doit faire remarquer que la 7e hellénique a forcé le passage à Gordion ; elle a franchi la rivière et s'est établie sur la rive droite. Ce qu'une seule division est parvenue à faire, trois l'auraient pu, et l'avantage du rétablissement du front face à l'est, qui fut demandé à la conversion des 10e et 3e divisions obligées de l'effectuer en combattant, aurait été probablement obtenu sans plus de frais et dans tous les cas plus normalement, si tout le corps d'armée s'était trouvé d'emblée face à l'est menaçant les derrières de la défense du Gkéouk. Si ces commentaires sont justifiés, on aboutirait à cette conclusion qu'en jouant la règle sur le Sangarios l'armée hellénique ne risquait pas d'empirer son cas et avait chance de l'améliorer.

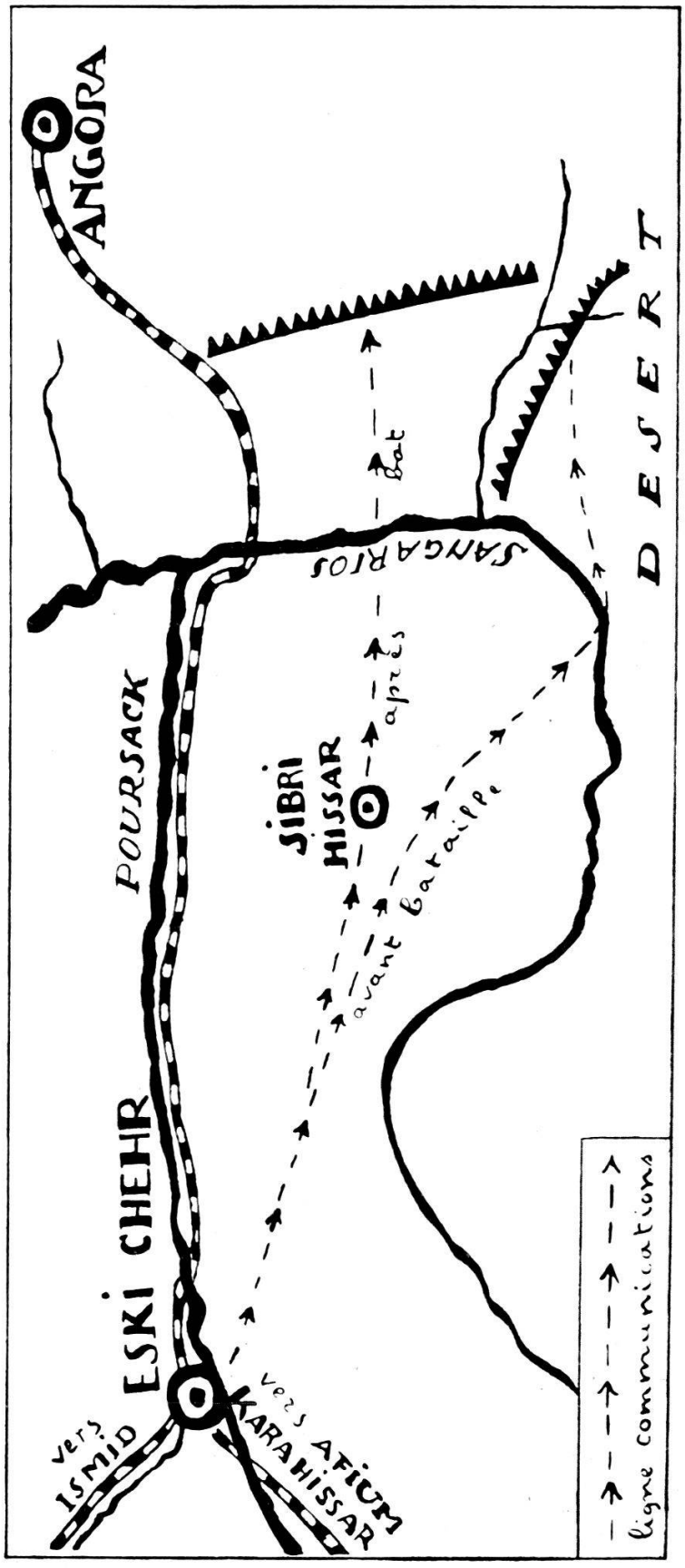
* * *

La situation étant devenue celle que l'on sait, le commandement hellénique changea son plan d'attaque ; au lieu de pousser sa droite en avant et de persister dans son projet d'enveloppement de l'aile extérieure kémaliste, il retint cette droite et poussa la gauche. Cette résolution fut motivée par la crainte d'être réduit, en cours d'action, du personnage d'enveloppant à celui d'enveloppé, la concentration turque signalée à l'est paraissant en mesure de se porter sur le flanc du 2e C. A. s'il continuait vers le nord. A ce motif s'est ajouté probablement la considération que, les forces principales de l'ennemi étant signalées à sa gauche, il devenait plus aisé de s'en prendre à sa droite.

De quel poids a été dans la résolution la circonstance des communications latérales par le désert du lac Salé ? On ne saurait le dire. Il est certain que plus la droite progresserait au nord, plus la situation deviendrait scabreuse au cas d'un insuccès de la gauche.

Au front, j'ai entendu soutenir cette opinion que les Grecs pouvaient garder toute tranquillité au sujet de leurs communications ; si l'ennemi s'avisait d'attaquer leur gauche, il affaiblirait d'autant la sienne et l'exposerait à un enveloppement pire que celui qu'il tenterait lui-même.

C'est possible. Il semble pourtant que dans cette situation


ANGORA
DESERT
SANGARIOS
POURSACK
JIBRI HISSAR
ESKI CHEHR
vers ISMID
vers AFIUM KARAHISSAR
ligne communications

on aurait préféré être du côté des Turcs. Ils conservaient l'avantage de leurs lignes défensives fortifiées et par conséquent, pendant leur manœuvre à l'ouest, des moyens de plus longue résistance à l'est. Ils s'appuyaient en outre à une ligne de chemin de fer qui, au moins pendant l'action, contribuait à la solidité de leur front. Rien de pareil du côté grec, pas le moindre ouvrage de défense, pas une levée de terre ; et au cas d'un recul, le désert à dos et la perspective d'une conversion et d'un mouvement de flanc des plus inconfortables de leur centre et de leur droite devant un adversaire menaçant.

* * *

Passons au troisième moment, celui de la résolution hellénique du repli derrière le Sangarios. Cette résolution fut très sérieusement mûrie avant d'être adoptée, après accord entre les chefs militaires et les hommes de gouvernement, car elle relevait de la politique autant que de la stratégie.

Au regard de la situation qui avait précédé immédiatement la bataille du Gkéouk, les jours qui la suivirent apportèrent une notable amélioration. La ligne de communications retrouva sa direction perpendiculaire au front, avec le bénéfice d'un raccourcissement des deux cinquièmes. Les 250 kilomètres de routes étaient ramenés, sur la distance extrême, à 150. Encore faudrait-il être en mesure, pour plus d'exactitude, de faire mieux le partage de la carte improbe et de la réalité. Une seconde amélioration fut procurée par la remise en exploitation du chemin de fer Eski Chehr-Sangarios. La station terminus, derrière le front, Sazelar, était située à moins de dix kilomètres de la rivière. A la vérité, le débit de cette voie ferrée fut limité, à cette date, à un à deux trains par vingt-quatre heures dans chaque direction ; elle n'en allégea pas moins considérablement le service automobile : la grande majorité des blessés fut évacuée par le chemin de fer.

En balance avec les avantages, les déficits. La bataille avait été coûteuse et la solution n'était pas définitivement acquise. Quelles qu'eussent été les pertes turques, elles trouvaient leur équilibre dans celles des Grecs, et le terrain continuait à offrir à la défensive des ressources qui ne pourraient

être surmontées que par une nouvelle manœuvre offensive et une nouvelle bataille.

Manœuvre et bataille pouvaient se prévaloir de perspectives favorables, car des renforts seraient à pied d'œuvre dans un délai relativement court, et la récupération des blessés légers, catégorie des rendus au front dans les trois semaines, était calculée dans la proportion du 50 au 60 %. Dans le même délai, les ravitaillements en munitions pourraient être rapprochés du front.

D'autre part, deux circonstances agissaient en sens contraire. Les nuits devenaient froides sur le haut plateau où les troupes, privées de bois, avaient peine non seulement à entretenir, pour se réchauffer, d'insuffisants feux de bivouacs, mais simplement à cuire des aliments. Cette difficulté était accrue par la pénurie d'eau. De plus, le raccourcissement des communications n'empêchait pas l'usure acquise du matériel ; après de si lourdes épreuves et si prolongées, chevaux et mulets commençaient à montrer des côtes saillantes et les camions les avaries de leurs caoutchoucs et les trous de leurs boulons cassés. Même les chameaux à la légendaire renommée de sobriété ralentissaient l'étape coutumière.

L'autre circonstance était la proximité de la saison des pluies. Elle commence, généralement, sur le plateau d'Anatolie, dans la première quinzaine du mois d'octobre (nouveau style), d'abord par averses intermittentes, puis durables, jusqu'à ce que l'hiver recouvre le sol d'un mètre de neige et que les courants d'air fassent descendre le thermomètre à des 10 et 15 degrés au-dessous de 0.

Une fois les pluies établies, la manœuvre peut être estimée impossible. La poussière argileuse devient boue profonde et les lourds camions, voire les attelages de bœufs, ne trouvent plus de pistes praticables. Il faut prendre des quartiers d'hiver.

Naturellement, les circonstances climatériques ne favorisaient pas mieux les Turcs, mais, en attendant les pluies, leurs ressources d'entretien étaient un peu meilleures, d'abord parce que facilitées par des communications notablement plus courtes, 60 kilomètres jusqu'à Angora, puis parce que Angora et sa région pouvaient être mises à réquisition, enfin

parce que le pays à l'ouest d'Angora, sans être un eldorado, tant s'en faut, possède des moyens quelque peu plus développés que la contrée absolument démunie du Sangarios.

Au surplus, peu importe. Quelles que pussent être les difficultés de la situation pour l'armée kémaliste, le problème restait le même pour l'armée hellénique. Se maintenir sur place, elle n'y pouvait songer ; impossible de passer l'hiver loin de toutes ressources locales, dans une position tactiquement désavantageuse, tous les travaux de défense demandant à être exécutés. Il n'y avait que deux solutions : ou reprendre l'offensive et compléter la destruction de l'adversaire en s'ouvrant le chemin d'Angora puisqu'il se mettait en travers de ce chemin, ou reculer derrière la ligne du Sangarios et y attendre le moment propice à une reprise des mouvements dans des conditions moins malaisées, à l'abri d'une position tactique avantageuse qui pût être tenue par des forces relativement petites, pendant que le gros se rétablirait en arrière et, le cas échéant, prendrait ses quartiers d'hiver.

Quels avantages présentait la première solution auxquels la seconde obligerait de renoncer ?

Moralement, l'aveu de l'entreprise interrompue forcément avant sa fin normale, la destruction de l'ennemi. On reconnaissait n'avoir pas été en état de le vaincre entièrement au cours de la campagne ; il faudrait s'y reprendre à une seconde fois, voire à une troisième puisqu'au printemps déjà il avait fallu se résoudre devant Eski Chehr à un recul.

Un supplément de confiance accordé à l'adversaire qui, voyant son ultime résistance couronnée de succès, se verrait au bénéfice d'une victoire défensive.

Un amoindrissement au moins momentané de la confiance qui jusque-là avait régné dans les rangs des soldats helléniques. A tort ou à raison, tous considéraient l'entrée à Angora comme l'objectif désirable et qu'elle serait le signal de la fin des hostilités. Ce sentiment était un des facteurs de la persévérance de l'armée et de la nation, lesquelles depuis dix années effectivement ou virtuellement en état de guerre aspirent ardemment au retour de la paix. Si, une fois le recul opéré, la diplomatie ne parvenait pas à régler la situation en récom-

pensant par des conditions suffisantes l'effort soutenu de la Grèce, il faudrait une nouvelle campagne, de nouveaux sacrifices et de nouvelles incertitudes avant de pouvoir les dicter.

Politiquement, le recul établissait qu'en fin de campagne le gouvernement d'Athènes n'était pas en mesure d'imposer par la force des conditions définitives. Il ne pouvait que discuter sur le fondement de résultats militaires incomplètement acquis, et la force de sa position diplomatique résiderait essentiellement dans la volonté affirmée de continuer la guerre pendant une nouvelle année plutôt que de céder.

Cette position diplomatique serait défavorable surtout vis-à-vis des puissances d'occident mal disposées envers la Grèce et qui prendraient argument de la retraite pour limiter ses prétentions au nom de sa faiblesse avouée. La Grèce aurait beau alléguer la preuve de vitalité qu'elle avait donnée pendant la dernière décade, on lui répondrait par l'argument de la force restante en recul. Ici encore, la réplique ne pourrait être fournie que par la volonté de soutenir, le cas échéant, une nouvelle campagne militaire.

Du point de vue de la politique intérieure, le régime constantinien risquerait un affaiblissement en fournissant un argument à ses adversaires.

Stratégiquement, les avantages d'une marche sur Angora n'étaient pas concluants. Il n'était nullement certain qu'une prise de sa capitale déterminerait le gouvernement adverse à la paix ; cela dépendrait beaucoup plus de l'état de ses forces et de l'espoir qu'il conserverait d'améliorer sa position en prolongeant la guerre.

Le principal avantage serait d'enlever à l'ennemi sa dernière voie ferrée. Cet avantage était appréciable, car ses autres moyens de communications étaient, et selon toutes probabilités resteraient, sommaires. En s'établissant au terminus du chemin de fer, et en complétant cet établissement par un autre, à même hauteur, vers Konie par exemple, sur le chemin de fer de Smyrne à Bagdad, l'armée hellénique bénéficierait d'une position militaire au moins théoriquement solide et sa position diplomatique en tirerait avantage.

La Grèce affirmerait sa force absolue et se nantirait du gage réel maximum qu'elle pouvait espérer.

Il n'était pas pleinement assuré toutefois que la réalité répondît à la théorie. Ici, on aborde le chapitre des risques à mettre en balance avec les avantages.

Le premier de ces risques était une ligne de communications très longue exigeant des mesures de protection plus ou moins onéreuses.

A ce premier risque s'ajoutait celui d'arriver à Angora affaibli malgré la victoire, si bien que, suivant l'état des forces adverses à ce moment, il deviendrait difficile de se maintenir sur le territoire conquis. Angora serait dans tous les cas loin de suffire aux besoins de l'armée ; les principaux ravitaillements devraient continuer à venir de l'arrière, obligation qui pourrait devenir fort gênante si les Turcs s'avisaient, en cours de retraite, — et c'était vraisemblable, — de détruire un peu sérieusement le chemin de fer. De Sazelar à Angora, une centaine de kilomètres devraient être couverts par les convois automobiles et la traction animale. Les pluies ne tarderaient pas à rendre ce parcours impraticable.

L'armée pouvait aussi ne pas réussir en temps utile son nouveau bond ; les pluies pouvaient survenir avant la réunion des moyens et l'arrivée des renforts, et la défensive adverse ralentir le mouvement dont la rapidité était une condition impérieuse de succès. Il faudrait alors se résoudre à la retraite quand même, mais dans des conditions qui risqueraient, le cas échéant, d'être rendues désastreuses.

Tel semble avoir été le bilan de la situation au moment où fut prise la résolution du repli. On peut le résumer comme suit :

amoindrissement moral auquel il faudrait remédier par les efforts de conviction utiles ;

affaiblissement de la position diplomatique, entre autres vis-à-vis des puissances d'occident ;

balance des avantages et des risques militaires donnant aux risques le plus grand poids.

Article du bilan qui demande encore à être introduit : la décision de retraite, pour peu que l'opération réussît tacti-

quement, maintiendrait pour l'avenir au bénéfice des Grecs l'équilibre favorable des forces. Les renforts attendus consolideraient la nouvelle attitude défensive pour le cas, d'ailleurs peu probable, où les Turcs seraient en mesure de manœuvrer contre-offensivement. Et si, par la suite, pour la préparation d'une campagne de 1922 les kémalistes étaient en état de reconstituer leur armée, les Grecs ne le leur céderaient en rien. De nouvelles forces pourraient être groupées autour du noyau demeuré plus compact de l'armée de 1921.

Brousse, le 18 septembre 1921.

Colonel FEYLER.